

CYNTHIA FLEURY

**LES
IRREEMPLAÇABLES**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions d'écarts

MÉTAPHYSIQUE DE L'IMAGINATION, 2000.

MALLARMÉ ET LA PAROLE DE L'IMÂM, 2001.

Aux Éditions Pauvert

PRETIUM DOLORIS. L'ACCIDENT COMME SOUCI DE SOI, 2002
(Pluriel, 2015).

Aux Presses Universitaires de France

DIALOGUER AVEC L'ORIENT. RETOUR À LA RENAISSANCE, 2003.

DIFFICILE TOLÉRANCE (avec Yves Charles Zarka), 2004.

Aux Éditions Fayard

LES PATHOLOGIES DE LA DÉMOCRATIE, 2005 (Le Livre de Poche, 2009).

LA FIN DU COURAGE. LA RECONQUÊTE D'UNE VERTU DÉMO-
CRATIQUE, 2010 (Le Livre de Poche, 2011).

LES IRREMPLAÇABLES

CYNTHIA FLEURY

LES
IRREEMPLAÇABLES

nrf

GALLIMARD

PROLOGUE

Les années passent et se ressemblent. En apparence, rien n'est plus à sa place. Rien n'a plus de place. La modernité ne serait-elle qu'une plaisanterie, tant les changements produits se délitent sous l'analyse critique, et laissent apparaître sous leur fulgurance la rémanence de leurs archaïsmes ? Certes, l'immense chemin que produisent la littérature, les littératures mondiales, antiques et contemporaines, dit quelque chose de la modernité, au sens où l'homme y invente un peu de sa liberté. Mais il subsiste toujours, dans le monde social, cette passion pour le « pouvoir » comme s'il était l'autre nom du Réel. *Les irremplaçables* est un livre sur la non-linéarité de la vie, les seuils qualitatifs invisibles, un livre de moitié de vie. Mais tous les livres de moitié de vie sont des livres de fin de vie. La mort nous a cernés depuis longtemps, et avant la fin de l'enfance, chacun d'entre nous a fait connaissance avec elle. Peut-être est-ce cela la définition de la fin de l'enfance ? Mais une nouvelle occurrence de la mort surgit, au milieu de la vie. Rien n'alerte sur le fait que ce soit le milieu.

Arithmétiquement, cela ne l'est sans doute pas. Mais cela devient le milieu, car dès lors, l'intuition du chemin qui reste à parcourir, du temps restant, pour chacun d'entre nous, prend forme.

J'ai grandi sous l'œil. Pas celui de la surveillance. Celui de l'attention. Sous l'œil et déjà séparée. L'œil des parents, si puissant que je n'ai longtemps pas vu d'autres regards. Une liberté qui s'apprend, au front, immédiatement au front, comme les adultes. Malgré moi, j'éduque ainsi mon fils, sous l'œil, mais déjà seul. Longtemps j'ai ressenti ce regard comme omniprésent, indissociable du mien, faisant monde. Il n'y avait pas de monde. Le monde des parents était mon monde. L'imitation n'y était pas enseignée. Imiter suppose peut-être de savoir admirer, mais admirer n'était nullement enseigné. Ce qui était enseigné, c'était de ne s'illusionner ni sur les autres ni sur soi-même, ce qui était enseigné, c'était la solitude, le fait de savoir que l'on est seul, que l'on sera toujours seul. «Aller seul vers le Seul», écrit Plotin. Pourtant, les parents étaient bien là, absolument là, définitivement avec. Je n'ai jamais douté de leur présence, ni de la séparation afférente, ni de la solitude exigée. Et j'ai mis un certain temps à apprendre à admirer, à inventer l'admiration plutôt. Je n'ai pas choisi les gloires patentées. La voie de l'admiration a suivi le chemin d'émergence des irremplaçables, de ceux qui tentaient l'aventure de l'irremplaçabilité, qui allaient au-devant de leur sujet comme on va au-devant du monde, précisément détachés de leur sujet, car la voie de l'individuation ressemble, sous maints

aspects, à celle de la dépersonnalisation. Il ne s'agira pas de devenir une personnalité, une singularité, comme une injonction à la mise en scène de l'ego. L'enjeu est tout autre : il est relationnel. Se lier aux autres, se lier au sens, se lier au Réel, se lier à l'œuvre, l'éternité des liens comme seule vérité.

Refaire lien, donc, avec l'individuation. J'aurais pu parler de processus de subjectivation, car il s'agit de cela. Mais la notion d'individuation fait écho à celle de l'individualisme pour la critiquer, et rappelle qu'un individu dans l'État de droit doit pouvoir devenir sujet. Dès lors, il ne sera pas un obstacle à la consolidation démocratique, le fait même qu'il devienne sujet permettra qu'il se soucie, à son tour, de la protection de l'État de droit. Rêver à la démocratie nécessite d'être un sujet en chemin. Souvent, une simple amorce de sujet peut suffire pour l'émergence principielle démocratique. Mais avoir le souci de l'État de droit, comme l'on a le souci de soi, c'est encore autre chose, et qui demande une exigence d'individuation bien plus qualitative. Le défi d'une consolidation démocratique vaut toutes les naissances démocratiques, c'est là un enjeu immense, sous-estimé car sans romantisme ; sa littérature peut sembler sèche tant elle énonce la condition déceptive de la démocratie. Avant la mort, j'espère vivre ces nouvelles combinaisons de souveraineté démocratique de l'État-nation avec la gouvernance mondiale, ces formes de Constituante plus participative, ces temps citoyens conçus et offerts dans les organisations privées et publiques pour refonder la liberté des modernes, l'avènement d'un revenu

universel de base... En somme, que la politique ne soit plus une religion continuée, qu'elle devienne politique au sens où elle serait indissociable de l'ampleur éducative, qu'elle délaisse enfin la fascination pour l'idole-pouvoir.

C'est également un livre qui renvoie à la définition dynamique de la vérité (tentative de dire une chose le plus adéquatement possible). Certes, il y a le passé, le tribunal intérieur traquant les erreurs, pris au piège de l'amertume et de la nostalgie. Mais la vérité reste d'abord une histoire d'avenir qui sert à se projeter. Elle est un socle pour construire et non pas réparer. Il y a l'incurable et il y a la dimension intrinsèque de la vérité, celle du bâtir. Cet ouvrage s'inscrit dans la suite de mon travail sur l'irremplaçabilité de l'individu dans la régulation démocratique, un travail au croisement de la philosophie politique et de la psychanalyse faisant toujours le lien entre l'individu et le collectif, un travail sur les dysfonctionnements (l'entropie) de la psyché individuelle et collective. *La fin du courage* avait tenté de rappeler que le courage est une théorie du sujet, au sens où il fait surgir le sujet, jusque-là illusoire et fragmenté. Le courage est le premier outil de protection du sujet. Se protéger, s'autoconserver plutôt que commander. Au niveau collectif, la définition du courage se fait plus ordinaire encore, non pas s'extraire pour diriger, mais approfondir la conscience et la maîtrise de la gouvernance commune, non nécessairement consensuelle. Le dissensus est aussi un moment du commun. Le courage devient ainsi l'un des grands outils de régulation

démocratique, fondant tout autant la *parrêsia* que la *common decency*. Son premier acte, c'est cette revendication toute silencieuse de l'irremplaçabilité du sujet. Nous ne sommes pas remplaçables. L'État de droit n'est rien sans l'irremplaçabilité des individus. L'enjeu est ici de comprendre comment l'individu, si décrié, protège la démocratie contre ses dérives entropiques. Faut-il encore comprendre ce que signifie « individu ». En fait, c'est la qualité du processus de subjectivation, l'individuation et non l'individualisme, qui protège la durabilité de la démocratie. La démocratie a souvent été étudiée comme le régime politique et la société qui accompagnent l'émergence de sujets libres. Il est important de comprendre comment l'individu peut, à son tour, œuvrer pour la durabilité démocratique. Ce n'est pas la normalisation, ni les individus piégés par cette normalisation, qui protègent la démocratie. Le fruit de la normalisation reste le fonctionnement fasciste ou populiste. S'opposer à l'entropie démocratique nécessite de réinvestir la qualification subjective, et cela nous renvoie aux figurations du « connais-toi toi-même ». J'en ai initié deux premières, l'*imaginatio vera* (comment l'imagination est une voie d'accès au Réel et à la connaissance), et le *pretium doloris* (comment la vérité est douleur et la pensée, rencontre avec le Réel). Elles ont été principalement traitées dans mes ouvrages précédents, même si j'y reviendrai dans celui-ci. La troisième figuration du « connais-toi toi-même » est le principe de la *vis comica* (la force comique, principe de déconstruction et de relativité, comme voie de sublimation). Donc expliciter

la *vis comica*, au niveau individuel et collectif. Cela renvoie à une réflexion sur les conditions de légitimité de l'exercice du pouvoir politique. Le secret du pouvoir n'est-il que l'usurpation ? Le pouvoir est-il un dogme ? Une religion continuée ? Peut-on se passer d'une telle notion en démocratie, faut-il inventer un autre mode de gouvernance ?

Ainsi, *Les irremplaçables* traite de deux hypothèses, qui elles-mêmes agencent une dialectique : d'une part, en quoi l'individuation est-elle protectrice de l'État de droit ? Pour étudier le fonctionnement contemporain de la démocratie, le modèle heuristique, articulant individuation et démocratie, tel un ruban de Moebius, peut nous aider à saisir sa spécificité actuelle, et comment il permet de produire des résistances aux processus entropiques. D'autre part, le pouvoir est-il la continuation de la religion par d'autres moyens ? Certes, verbaliser l'ineptie du pouvoir ne suffit pas. Pourtant, c'est là sans doute le fondement de toute verbalisation où le langage n'est plus une monnaie d'échange¹, une novlangue au service du simulacre. Sans cette verbalisation, sans cette possibilité qui édifie un peu d'événement face au Réel, que sommes-nous ? *Métaphysique de l'imagination*² racontait aussi cela, comment la littérature répond à

1. «La folie, c'est en quelque sorte un langage qui se tient à la verticale, et qui n'est plus la parole transmissible, ayant perdu toute valeur de monnaie d'échange. [...] Il est normal que les écrivains trouvent leur double dans le fou ou dans un fantôme», Michel Foucault, *Dits et Écrits (1954-1988)*, t. II : 1970-1975, Gallimard, 1994, p. 114.

2. Cynthia Fleury, *Métaphysique de l'imagination*, éditions d'écarts, 2000.

l'exigence politique dont ne se soucie pas la politique. Blanchot a délimité cet espace «irréductible à aucun espace réel, écrit Foucault, qu'il s'agisse de l'espace social ou de celui du langage quotidien. On ne sait si le drame de l'écriture est un jeu ou un combat, mais c'est Blanchot qui a délimité, à la perfection, ce lieu sans lieu où tout cela se déroule. [...] Le fait que l'un de ses livres s'intitule *L'espace littéraire* et un autre *La part du feu* [...] semble être la meilleure définition de la littérature. [...] L'espace littéraire, c'est la part du feu. En d'autres termes, ce qu'une civilisation confie au feu, ce qu'elle réduit à la destruction, au vide et aux cendres, ce avec quoi elle ne pourrait plus survivre, c'est ce qu'il appelle l'espace littéraire¹». Si l'espace littéraire est la part du feu, c'est celle civilisationnelle. Quel retournement cette civilisation qui a confié au seul feu littéraire le soin de penser sa critique, comme pour mieux en faire des cendres. Qu'entendons-nous par pouvoir? S'agit-il du pouvoir d'agir, assimilable à l'action? S'agit-il de la simple influence sur autrui? S'agit-il du rapport de force égalitaire? Pouvoir quelque chose, ce serait sans doute cela. Mais le substantif, c'est autre chose. Ce n'est pas seulement un amont piégé, c'est un aval qui semble déjà joué. Foucault ne voulait pas assimiler pouvoir et domination. Il est vrai que le lien entre «dominer» et «la domination» est plus lisible : lorsque je «peux» quelque chose, je ne «domine» pas nécessairement. Pour différencier le pouvoir de

1. Michel Foucault, *op. cit.*, p. 123.

la domination, Foucault a pu évoquer les relations conjugales traditionnelles des sociétés du XVIII^e et du XIX^e siècle : « On ne peut pas dire qu'il n'y avait que le pouvoir de l'homme : la femme pouvait faire tout un tas de choses : le tromper, lui soutirer de l'argent, se refuser sexuellement. Elle subissait un état de domination, dans la mesure où tout cela n'était finalement qu'un certain nombre de ruses qui n'arriveraient jamais à renverser la situation. Dans ces cas de domination – économique, sociale, institutionnelle ou sexuelle –, le problème est en effet de savoir où va se former la résistance¹. » Ni le pouvoir ni la domination n'empêchent la résistance : ils la suscitent tout autant qu'ils la brisent. Inverser un rapport de force, ce n'est nullement avoir le pouvoir. En démocratie, « le lieu du pouvoir est vide », synthétisait Claude Lefort. Du moins, cherche-t-elle à le laisser vide. « Le processus de la désincorporation et de la désintrinsication du pouvoir, du savoir, et de la loi, constituent la principale mutation symbolique des temps modernes². » Comment comprendre la formulation de Lefort ? Faut-il poser que l'État de droit est fondé du fait même que le lieu du pouvoir est vide, comme s'il était fondé sur la kénose du pouvoir ? Ou faut-il, très différemment, concevoir que l'État de droit est une abolition symbolique de la notion de pouvoir ? Parler de « pouvoir », évoquer le « pouvoir » d'une personne, d'une

1. Michel Foucault, *Dits et Écrits (1954-1988)*, t. IV : 1980-1988, Gallimard, rééd. 1994, p. 720.

2. Claude Lefort, « La dissolution des repères et l'enjeu démocratique », *Le Temps présent, Écrits 1945-2005*, Belin, 2007.

organisation, d'une institution, c'est, par la reconnaissance d'un tel terme, valider une certaine mystique, une puissance de contrainte déjà psychique, avant même qu'elle confirme sa dimension physique. Certes, le pouvoir n'est nullement holistique. Personne n'a le pouvoir total. Encore une fois il ne s'agit pas de déconstruire cette vérité-là. Il s'agit d'interroger sous la formulation substantive, si quotidienne, du pouvoir, le type de simulacre qui est en œuvre pour précisément empêcher un autre agir, celui du pouvoir (dans sa forme verbale). Qu'est-ce qu'on cherche à raconter lorsqu'on parle du « pouvoir » ? S'agit-il d'un mythe ? S'interroger sur l'individuation, c'est inmanquablement s'interroger sur la nature du pouvoir et le mensonge qu'il sous-tend. *S'individuer*, devenir sujet, nécessite de sortir de l'état de minorité dans lequel on se trouve, naturellement et symboliquement.

INDIVIDUATION
ET IRREMPLOÇABILITÉ

Les figures de l'individuation (I) :
gnôthi seauton et Mêden agan

Le « connais-toi toi-même » (*gnôthi seauton*) du fronton delphique ne signifie nullement l'introspection égocentrée. Bien au contraire, il est immédiatement ouvert dans la mesure où il fait de l'autre – de l'autre âme – la condition de l'autonomie de la première. « Connais tes limites » semble dire l'adage, connais déjà l'ampleur de ton manque puisqu'il s'agit de reconnaître en retour la place de l'autre dans ta quête cognitive. Qui peut accueillir l'autre s'il n'a déjà opéré cette reconnaissance de la frontière qui le constitue à la fois comme corps et comme âme ? L'individu n'est pas tout-puissant. Il est résolument fini. Il n'est que frontière, ligne au-delà de laquelle il se fantasme, ligne en deçà de laquelle il se déçoit. Alors porter le regard vers l'autre et l'horizon du monde l'aide à ne pas sombrer dans le miroir de son âme. « Connais-toi toi-même », c'est déjà savoir que je ne pourrai pas être seul sur le chemin de

ce savoir. Que la connaissance suppose déjà de s'éloigner de soi et que le décentrement demeure un souci de soi. «Connais-toi toi-même» équivaut à savoir que «tu n'es pas monde». Les dialogues platoniciens montrent d'ailleurs un Socrate qui s'attarde finalement très peu sur la description de ce qu'il est. Socrate, c'est d'abord un regard sur le monde et le désir d'aimer, l'érotique platonicienne permettant d'articuler la transmission et l'amour. Connaître, c'est d'ailleurs se souvenir. Et la réminiscence inaugurale platonicienne est celle contée par Aristophane dans *Le Banquet*. La connaissance sera le symbole de l'autre, de cette unité originelle qui n'est plus. «La nature humaine était primitivement bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. D'abord, il y avait trois sortes d'hommes, les deux sexes qui subsistent encore, et un troisième composé des deux premiers et qui les renfermait tous deux : il s'appelait androgyne; [...]. Jupiter examina avec les dieux ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance. [...] Je crois avoir trouvé, dit-il, un moyen de conserver les hommes et de les rendre plus retenus, c'est de diminuer leurs forces : je les séparerai en deux; par là ils deviendront faibles; et nous aurons encore un autre avantage, qui sera d'augmenter le nombre de ceux qui nous servent¹.» Ainsi, porter un regard de vérité sur soi, c'est se souvenir de cette scission primitive, savoir que l'on ne fera jamais unité seul. Connaître, c'est se souvenir, au sens aussi où connaître c'est choisir ce que l'on n'oubliera pas.

1. Platon, *Le Banquet*, 189e-190d.